

# LES GRANDES HEURES DE LA CHRÉTIENTÉ

Mauricette VIAL-ANDRU

A tous les chrétiens persécutés pour leur foi

*« Ô Dieu, par les enseignements de saint Remi, vous avez fait passer le peuple franc du mensonge des idoles à la vérité de votre religion. Puisque nous nous glorifions du nom de chrétiens, donnez-nous de montrer notre foi par des oeuvres qui en soient dignes. »*

(Bossuet)

*« Il faut que France, il faut que chrétienté continue. »*

(Charles Péguy)

## Un grand pape devant Attila

C'était en août 452. Attila, détourné de sa route par les prières de sainte Geneviève à Paris, de saint Aignan à Orléans, de saint Loup à Troyes, vaincu dans les plaines de Champagne, revient en force pour se venger. Cette fois, il se rue sur l'Italie.

Il pille, détruit, brûle tout en Vénétie et s'avance vers Rome. Tout espoir paraît vain, la peur est grande. Attila s'apprête à franchir le Mincio, quand, dans un nuage de poussière dorée, il voit s'avancer vers lui un étrange cortège : des prêtres chrétiens en dalmatique, des moines vêtus de bure, une foule de diacres portant des croix et des bannières, soulevant des ostensoirs dont l'or étincelle au soleil. Le cortège marche lentement à sa rencontre et de toute cette assemblée, montent dans un choeur imposant, les hymnes et les psaumes. Au milieu, un vieillard à barbe blanche chevauche en priant.

Le Hun lance son cheval, s'arrête sur un îlot sableux, à portée de voix.

— Quel est ton nom ? crie Attila au vieillard.

— Léon, pape.

Les chants ont cessé. Attila hésite, lance son cheval à l'eau, aborde sur l'autre rive. Le pape vient au devant de lui.

On ne sait pas, on ne saura jamais, quel argument saint Léon le Grand fait valoir au barbare superstitieux. Tout ce que l'on connaît, c'est que, contre un modeste tribut, le pape obtient le retrait d'Attila et de ses terrifiantes hordes guerrières.

De retour à Rome, le pape se contente de dire à l'empereur Valentinien mort de peur :

— Remercions Dieu, car il nous a sauvé d'un grand danger.

Cet épisode a une grande importance. Il constitue une réplique triomphante aux païens, acharnés à prétendre que l'abandon des anciens cultes est la cause des défaites de l'empire. A cet argument, saint Augustin a répondu par son gigantesque ouvrage *La Cité de Dieu*. Saint Léon, lui, répond par un acte. Il arrête un cruel barbare appelé « le fléau de Dieu » et qui proclame : « Là où mon cheval passe, l'herbe ne repousse pas ». Par son action, le saint pape donne au siège de Pierre un rayonnement, une autorité qu'il ne perdra plus.

Dès les premiers temps, l'Église a reconnu la prépondérance de la papauté parce que la tradition relie son origine à saint Pierre et à sa primauté. Ainsi, Rome est devenue la capitale de la chrétienté. Cette papauté, depuis quatre siècles, tend opiniâtement à accroître son rayonnement, à assumer ses droits et ses responsabilités. « Là où est Pierre, là est l'Église » a pu écrire saint Ambroise et saint Augustin, dans une célèbre formule a affirmé « Rome a parlé, la cause est entendue ».

Attila a regagné silencieusement son camp. Le lendemain, il a ordonné de retourner au-delà du Danube. Ses compagnons insistent pour savoir la raison de cette reculade.

— Pendant que Léon me parlait, leur dit-il, je voyais à ses côtés un autre homme entouré d'une grande lumière et d'une majesté extraordinaire. Il se tenait debout, ses yeux lançaient des éclairs, et il me menaçait du glaive qu'il tenait. J'ai compris que je ne pourrais rien contre Rome.

Saint Léon le Grand meurt en 461. Tandis que l'Empire romain court à sa perte, l'Église, dans le sillage de ce grand pape, rayonne de plus en plus.

En 476, sombre le plus puissant empire du monde antique mais l'Église, elle, forte et vaillante, se tient debout pour « consoler les vaincus et civiliser les vainqueurs », autrement dit, convertir les barbares.



## La conversion d'un roi barbare, Clovis

Par les rues de la ville pavoisées de toiles peintes, Clovis, le jeune guerrier, s'avance sous les acclamations de tout un peuple. Il a trente ans et il est victorieux. L'église est décorée de draps blancs, l'encens embaume. Les cierges sont si nombreux qu'en ce jour gris d'hiver, on se croirait en plein été.

— Est-ce là le paradis ? s'étonnent les Francs.

Un groupe d'évêques est massé dans le chœur, en dalmatiques blanches brodées d'or, entourant l'évêque Remi. Derrière le chef, entrent ses hommes : les officiers francs portant le manteau vert à fourrure, la tunique de soie rouge, les hautes bottines fauves ; ensuite les soldats germaniques aux longs cheveux flottants, dont le bras droit lève en l'air la francisque\*, et les alliés gaulois en cuirasse et en casque.

Premier de tous, Clovis se déshabille. Il descend dans la cuve baptismale.

— Courbe la tête, fier Sicambre, dit l'évêque. Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.

Derrière lui, par groupes de trois cents, trois mille guerriers vont recevoir le baptême. « Noël ! Noël ! » crie la foule massée dans les prairies avoisinantes. Au moment où saint Remi veut procéder à l'onction rituelle du chrême, une colombe descend du haut du ciel. Elle tient en son bec l'ampoule emplie du saint onguent.

Depuis les invasions, comment rapprocher les Germains de la société gallo-romaine ? L'Empire romain effondré, l'Ouest européen succombe lentement sous la coupe des Wisigoths en Espagne, des Burgondes dans les pays du Rhône et de la Saône, des Alamans plus au Nord. Pour amener un semblant d'ordre, sur qui compter ? Sur les seuls qui résistent à l'ouragan barbare, les évêques, qui se sont institués « défenseurs des cités » tels saint Nicaise, saint Aignan, saint Loup, saint Germain l'Auxerrois. Dans le cadre du catholicisme, ils veulent provoquer la fusion et se tournent vers les Francs.

Or, il se trouve justement qu'un jeune chef franc, qui a épousé Clotilde, une princesse catholique, semble mesurer l'appui qu'une politique habile peut obtenir des évêques. Remi, évêque de Reims, écrit une belle lettre à ce chef qui se nomme Clovis. Il lui fait comprendre que la gloire de son règne sera subordonnée à la collaboration de la puissance royale avec la puissance épiscopale. « Montrez-vous déférent envers vos évêques, écrit Remi. Recourez toujours à leurs avis. Et, si vous êtes en accord avec eux, votre pays s'en trouvera bien ».

Clovis le comprend. Il sait que dans cette période où tout s'écroule, seul le prestige de l'évêque est intact. Presque toujours, l'évêque est issu d'une grande famille gallo-romaine, solidement enracinée. Presque toujours, il a des frères, de proches parents, bien placés dans la hiérarchie ecclésiastique, dont l'influence se trouve multipliée. A Vienne sur le Rhône, saint Avit, âme sainte qui a profondément le sens de l'Église, se tourne lui aussi vers le jeune chef du Nord de la Gaule et, lors de son baptême, lui écrit une admirable lettre.

Or, l'heure du Christ va sonner pour Clovis. C'est dans la bataille décisive contre les Alamans que le jeune chef, sentant fléchir les siens, appelle à l'aide le Dieu de Clotilde et s'engage à se faire baptiser si la

victoire lui appartient. Vainqueur, il tient parole.

En ce jour de Noël où le roi des Francs descend dans la cuve baptismale, l'Église remporte une victoire décisive. C'est le destin de la chrétienté d'Occident qui vient de se jouer.

